Jean-Marie Zemb et la composition nominale en allemand

Delphine Pasques

▶ **To cite this version:**

Delphine Pasques. Jean-Marie Zemb et la composition nominale en allemand. Martine Dalmas et Thierry Gallèpe. Déconstruction, reconstruction : la pensée de Jean-Marie Zemb, Presses Universitaires de Tours, 2010. hal-02498593

HAL Id: hal-02498593

https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-02498593

Submitted on 10 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Delphine Pasques, Sorbonne Université

Jean-Marie Zemb
et la composition nominale en allemand

Dans le premier tome de sa grammaire comparée du français et de l'allemand, livre III consacré aux taxèmes, Jean-Marie Zemb analyse les lexis composées. J'ai beaucoup fréquenté ces pages pendant le travail préparatoire de ma thèse, consacrée à la composition nominale dans le *Psautier* de Notker, œuvre rédigée en viel-haut-allemand il y a mille ans, et qui propose la première traduction du texte biblique des psaumes. Ma difficulté était la suivante : les approches de la composition nominale que je rencontrais dans la littérature linguistique me semblaient d'une part peu stimulantes, d'autre part difficiles à utiliser pour un corpus dans un état de langue révolu. Les analyses auxquelles je pense font pour la plupart le constat du fonctionnement « elliptique » de la structure composée, dans laquelle la relation sémantique entre les 2 composants n'est pas explicitée (et pour cause, cette structure purement lexicale se caractérisant justement par l'absence de marquage casuel interne : les deux lexèmes composants sont simplement juxtaposés, dans un ordre significatif bien sûr). Ce constat d'ellipse ou d'implicite est à l'origine d'un travail d'explicitation des composés, à l'aide de paraphrases ou reformulations syntaxiques, qui mettent en évidence la grande diversité des types de relations sémantiques à l'œuvre entre les composants, et qui aboutissent au classification des noms composés au sein de modèles et sous-modèles sémantiques - qui sont de fait définis syntaxiquement, à partir des *groupes nominaux* les explicitant.

Ces démarches sont certes ambitieuses, puisqu'elles ont pour finalité de saisir tous les composés attestés et non encore attestés. Il faut par ailleurs souligner l'ampleur et la qualité du travail de défrichement et d'analyse effectué par des équipes comme celle de Lorelies Ortner, qui distingue 32 modèles sémantiques, dont chacun contient des sous-modèles, tous finement analysés et très documentés. Mais paradoxalement le nombre même de ces modèles, me semble-t-il, stigmatise les limites d'une telle entreprise : pourquoi pas 10 modèles de plus ou de moins ? Pourquoi d'autres linguistes en obtiennent-ils deux fois moins, alors que leurs approches théoriques sont comparables (17 pour Fleischer / Barz, 15 pour Motsch) ? Ce classement correspond-il de fait à une réalité des locuteurs, ou à une construction des seuls linguistes ?

La difficulté liée à ces approches morphosyntaxiques est au moins triple. D'une part la méthode de classement ne rend pas compte de la spécificité des mots composés, sachant que ce sont les modèles sémantico-syntaxiques,

élaborés à partir des paraphrases des composés, qui définissent les classes ou modèles sémantiques. D'autre part, ces modèles s'appuient également sur les classes de mots des composants, alors que ceux-ci ne sont pas insérés dans des groupes syntaxiques, et qu'ils ne relèvent de fait d'aucune classe de mots : ce sont en fait les fonctions de ces lexèmes dans les paraphrases des mots composés qui permettent de les situer dans des classes de mots. Enfin, ce type d'approche ne s'intéresse pas à la démarche du locuteur créateur de lexique – quel locuteur partirait d'une telle classification pour pallier une lacune lexicale, pour répondre à un besoin de dénomination ? La fonction de dénomination des mots composés et l'usage qu'en font les locuteurs ne me paraissaient pas suffisamment pris en compte dans ces études.

Dans ce contexte scientifique, la lecture de Jean-Marie Zemb s'est révélée extrêmement stimulante. Les questions posées dans sa *Grammaire* entraient parfaitement en résonance avec mon corpus. Pour expliquer l'originalité de son traitement de la composition nominale, et son adéquation avec mes composés du 11^{e} s., je présenterai son analyse critique du modèle déterminatif hérité, puis son approche personnelle, caractérisée par l'analogie, et par la réintroduction des référents et des locuteurs dans l'étude du lexique complexe.

I) Critique par Zemb du modèle déterminatif traditionnel

Zemb tord le cou au modèle logique des genres et des espèces, dans son application aveugle à la composition nominale. Dans ce modèle, il est posé que AB désigne un type de B, soit que B est hyperonyme de AB, tandis que A apporte la différence spécifique, c'est-à-dire un trait sémantique qui vient réduire l'extension de B et élargir son intention.

Comme l'affirme Zemb, ce modèle permet de décrire certains composés comme *Mastschwein*, effectivement employé pour désigner un type de *-schwein*, ou encore *Weißkohl*, qui permet de désigner un type de chou. Mais nombreuses sont les structures lexicales qui résistent à ce type d'analyse :

> (1) « Même si on avait une conception laxiste de la 'différence spécifique', on ne pourrait pas admettre une 'modification de genre' (*Schneidkopf, Blondkopf, Briefkopf, Saugkopf, Igelkopf, Pfeifenkopf, Struwwelkopf, Brückenkopf, Pfeilerkopf, Hinterkopf, Balkenkopf, Januskopf, Fräskopf, Witzkopf* ne sauraient être considérés comme des variantes spécifiques d'un *–kopf* générique) […] : le déterminé n'est pas univoque » (Zemb 1978 p.547).

Dans les composés en *–kopf* cités par Zemb, le second composant B peut signifier le siège du cerveau ou bien une simple extrémité. *Blondkopf* ne signifie

pas un type de tête au même titre que *Brückenkopf*. *Witzkopf* ne désigne pas une tête mais une personne.

Pourquoi seule une partie des phénomènes de composition se laisse ainsi décrire par le modèle hypotaxique des genres et des espèces ? Parce que dans ce modèle emprunté à la logique, il est (implicitement) postulé que le genre (indiqué par B) et la différence spécifique (indiquée par A) préexistent au composé ; or B, en composition, n'est pas univoque, il n'est pas un « générique inaliénable » (Zemb 1978 p.549) : il n'est tout simplement pas un concept prédéfini par la logique, mais bien un signe linguistique qui réagit aux autres signes en présence. *Blondkopf* et *Brückenkopf*, malgré l'identité de leur second composant, ne signifient au même titre deux types de têtes qui auraient pour hyperonyme *-kopf*.

Il me semble que cette confusion entre principes de logique et fonctionnement linguistique est due au flou terminologique qui caractérise ce fameux modèle des genres et des espèces. En effet, dans les formulations de type « AB est un type de B », on se sait jamais si A et B sont des concepts, des signes (des signifiés ?), voire des référents. Or au sein d'un composé nominal, A et B sont des signes linguistiques, soumis à une relation de signification, et non de désignation. A apporte de la signification au signe B. Le modèle hypotaxique des logiciens peut fonctionner si les signes (niveau linguistique), les concepts (niveau logique) et les référents (niveau extralinguisique) obéissent aux mêmes principes classificatoires. C'est le cas pour une partie du lexique (par exemple les types de bateaux désignés par *Rennboot, Paddelboot, Segelboot*). Mais dans le fonctionnement « normal » du langage, un tel parallélisme ne correspond que rarement aux faits. Le modèle hypotaxique linéaire, avec une détermination à sens unique portant sur un concept préexistant (B) ne permet pas de décrire la composition nominale dans un état de langue donné – ou alors il faudrait considérer que tous les composés pour lesquels l'un des 2 composants (ou les 2) n'a plus son sens générique sont « métaphoriques » : c'est ce que fait par exemple Fleischer, en classant *Kostenlawine* comme métaphorique. Mais la métaphore risque d'envahir tout le lexique composé, sans pour autant rendre compte précisément du fonctionnement à l'œuvre dans ces lexèmes.

L'hypotaxe linéaire postule donc à tort que les deux signes en présence dans un composé ne s'entre spécifient pas, qu'ils sont univoques, comme c'est d'ailleurs présupposé dans les notions de « déterminant » et de « déterminé » : c'est toujours A qui détermine, B qui est déterminé.

Que propose Zemb face à cette impasse de description et d'analyse, qui relève d'une confusion entre référence, logique et linguistique ?

II) Puissance, valence ... et analogie

Zemb ne renonce pas au modèle des genres et des espèces, mais propose d'en corriger la linéarité et la rigidité par deux aménagements complémentaires. Il conjugue d'une part les notions de valence et de puissance, pour rendre compte de l'interdétermination entre les composants ; il réintroduit d'autre part la notion d'analogie, concept central pour expliquer le changement linguistique, mais souvent délaissé dans une perspective synchronique, alors qu'il permet d'expliquer certains faits non directement prédictibles.

Par « valence » du second composant (B), Zemb définit tous les premiers composants attestés en composition avec ce second composant B (la valence de *-dorf* est représentée entre autres par les déterminants possibles *Heide-*, *Grenz-*, *Reihe-*) ; c'est la seule perspective retenue dans le modèle hypotaxique traditionnel. La « puissance » est bien plus rarement examinée. Il s'agit de tous les seconds composants possibles pour un premier composant A donné, soit, pour reprendre le même exemple en *Dorf-* : *-gasse*, *-luft*, *-kirche*. Ces deux principes complémentaires font intervenir l'analogie de la manière suivante :

> (2) « L'analogie caractérise très souvent le déterminé et c'est la spécification par la signification qui lève l'ambiguïté. Cela ne serait pas concevable si le déterminant ne pouvait apporter que la 'différence spécifique' (Zemb 1978 p.547) […]. La puissance du déterminant sélectionne un sens générique parmi plusieurs sens possibles ; le genre une fois défini, on entre dans le jeu plus simple de la spécification : dans la valence du déterminé, le déterminant réduit l'extension en ajoutant quelques traits (différence spécifique) » (Zemb 1978 p.553).

A sélectionne un sens générique de B, sémantiquement compatible avec la puissance de A (ou « qui entre dans la puissance de A »). Au terme de cette première sélection, certains traits sémantiques de B sont activés, qui sont compatibles avec A. L'analogie joue dès ce niveau : plus A est « éloigné sémantiquement » de B, plus l'analogie intervient pour mettre les 2 composants sémantiquement en phase. Ensuite, A spécifie le profil sémantique retenu pour B, en en réduisant l'extension.

Cette redéfinition de la relation hypotaxique permet de traiter les occurrences en *–kopf* citées en (1), comme l'opposition *Blondkopf* / *Brückenkopf*. Pour *Blondkopf*, *blond-* est sémantiquement compatible avec le sens « tête » de B (ce sens entre dans la puissance de A, il est sélectionné ou activé) ; puis A réduit l'extension de B en ajoutant les traits spécifiques donnés avec *blond-*. Pour *Brückenkopf* en revanche, *Brücken-* n'est pas compatible avec le sens « tête » de B ; la puissance de A (c'est-à-dire le paradigme des composés en *Brücken-*, soit en fait le « profil sémantique » de *Brücke*) permet de sélectionner le sens « extrémité » ; ensuite A apporte les traits sémantiques qui

spécifient B en en réduisant l'extension (de quel type d'extrémité s'agit-il ? de l'extrémité d'un pont[1]).

Je complèterais l'analyse de Zemb en ajoutant que, de même que B n'est pas un générique inaliénable, c'est-à-dire de même qu'il est soumis à réaction sémantique avec A, de même, A n'est pas un déterminant inaliénable et réagit sémantiquement à B. Dans le paradigme des composés en *hôh*-, dans le *Psautier*, A fonctionne bien comme un signe linguistique qui réagit au second composant en présence :

(3) *hôhfater, hôhpoûm, hôhsang, hôhuuarta, hôhmuot,*

Le signifié de *hôh* 'haut' « réagit » différemment selon le second composant, comme le montre clairement l'opposition *hôhfater ~ hôhpoûm* : le patriarche n'est pas « haut » au même titre que le cèdre. De même, le chant de psaume qui s'élève vers Dieu (*hôhsang*), la citadelle tournée vers le ciel (*hôhuuarta*) et l'orgueil de celui qui se croit grand (*hôhmuôt*) ne sont pas « hauts » dans la même acception. Il y a élaboration sémantique réciproque des composants, et intervention de l'analogie.

Pour l'allemand contemporain comme pour ses états de langue plus anciens, le principe de l'analogie permet de comprendre le choix des composants, lorsqu'il y a création lexicale. Le composé *cruzze mélo* par exemple ne désigne pas un type de farine (*mélo*), et encore moins une « farine broyée grossièrement » (sens littéral), mais la manne envoyée par Dieu aux Hébreux affamés dans le désert :

(4) *Vnde régenota ín manna (crúzze mélo) ze ezzene* « Et il fit pleuvoir sur eux la manne afin qu'ils se nourrissent » (279,12 ; Ps.77,24). Ps.78,24 "Il fit pleuvoir sur eux la manne pour nourriture, il leur donna le blé du ciel".

Une première analogie est perçue par le locuteur entre la couleur blanche de la farine et de la manne (d'où le second composant *–mélo*) ; une seconde entre la consistance des grains de blé moulus et celle de la même manne, décrite dans l'Exode comme « quelque chose de menu, de grenu, quelque chose de menu comme la gelée blanche sur la terre » (Ex. 16,14), d'où le choix du premier composant *cruzze*- (apparenté à *Grieß, Grütze, groß*, dans le sens étymologique de 'grobkörnig'). Le propos du scribe n'est pas de catégoriser ou de classer ces référents les uns par rapport aux autres (c'est-à-dire de présenter la manne comme un type de farine), mais de trouver une combinaison de signes

[1] Ce sens s'est lexicalisé dans le jargon militaire pour désigner un point à partir duquel l'armée prend possession du territoire ennemi.

susceptible de susciter la représentation du référent visé. Son projet est lexical et théologique - mais ni scientifique ni biologique, en l'occurrence : il veut trouver une dénomination, et non la composition chimique de la manne. L'analogie permet de créer de nouvelles dénominations de manière économique, c'est-à-dire en utilisant des signes renvoyant à des représentations qui évoquent, par relation d'analogie, le référent à dénommer.

La prise en compte simultanée de la valence et de la puissance, combinée à l'outil analogique, permettent de comprendre et de restituer la motivation interne de tous les composés de mon corpus – dès lors qu'il y a compréhension du contexte d'emploi, et reconstitution possible du contexte d'énonciation.

Notons que cette démarche analytique (interdétermination sémantique et analogie) permet à Zemb de revisiter la notion de transparence des composés, qu'il définit comme inversement proportionnelle à l'analogie :

> (5) « Au lieu d'évaluer la transparence en fonction des réactions subjectives, on dira […] que le composé le plus transparent sera celui dans lequel le déterminé est un générique univoque et son déterminant un spécificateur des plus proches » (Zemb 1978 p.549).

Moins l'analogie intervient, plus le composé est transparent. La plupart des composés sont imprévisibles, c'est-à-dire que leur sens ne peut être déduit, hors contexte, des composants en présence, parce que leur fonctionnement, non compositionnel, est foncièrement analogique. La prise en compte et la reconnaissance de l'analogie dans le fonctionnement de la composition nominale donne un argument supplémentaire contre les analyses syntaxisantes, qui s'appuient sur les paraphrases des composés pour en interpréter le sens et la structure : la syntaxe se caractérise par la compositionnalité du sens, ce qui n'est guère le cas pour le lexique complexe. Zemb considère comme illusoire le fait

> (6) « de penser que le monde sémantique se construit en allant du simple vers le complexe [...]. La simplicité est accident, mort ou convention technique » (Zemb 1978 p.31).

A l'opposé du réflexe syntaxisant des analyses hypotaxiques traditionnelles, qui tentent de réduire le complexe à du simple, Zemb réinjecte du complexe dans l'analyse, pour mieux rendre compte du fonctionnement effectif de la composition nominale, en réintroduisant dans l'étude, outre l'analogie, le monde et les locuteurs.

III) Réintroduction de la référence et des locuteurs : pour une pragmatique de la dénomination

Zemb suggère de réintroduire les référents et les locuteurs dans l'étude du lexique complexe. Cette démarche me semble absolument incontournable pour saisir la richesse des créations lexicales, véritables rencontres des locuteurs avec le monde - on pourrait même parler, en ce qui concerne le *Psautier*, de combats successifs à trois actants, entre le traducteur théologien d'une part, l'univers des représentations judéochrétiennes à rendre d'autre part, et enfin le système linguistique de l'époque. On voit ainsi lutter Notker avec le système linguistique vernaculaire qu'il a à sa disposition, afin de rendre le plus fidèlement possible des représentations judéo-chrétiennes encore mal connues par ses récepteurs.

Selon Zemb, seule la complexité du monde permet d'expliquer l'extraordinaire manque de rigueur de cette hypotaxe « molle » qui caractérise la composition nominale : les créations lexicales réservent en effet bien des surprises, et bien des déceptions à quiconque y chercherait un système rigoureux. Zemb s'interroge en ces termes :

> (7) «Comment un système hypotaxique peut-il être aussi peu propre, aussi peu systématique ? La réponse est à chercher dans la thématisation du rhème comme procédé de création de noms, la référence au monde réel imposant classifications et dénominations dans l'univers méréologique » (Zemb 1978 p.549).

C'est la complexité du monde et des expériences qu'en font les locuteurs qui sont à l'origine de cette hypotaxique irréductible à la logique. La référence (et les locuteurs) se situe en effet en amont du lexique complexe. C'est pour identifier, saisir et manipuler des portions du monde (découpage méréologique dont parle Zemb ci-dessus) que les locuteurs créent du lexique.

Voici un exemple d'hypotaxe « peu propre », pour parler avec Zemb, extrait de mon corpus. Le nom composé *brant opher* « sacrifice par le feu » non seulement ne désigne pas un hyponyme de sa base *-opher* « sacrifice », mais a précisément été créé pour désigner une représentation diamétralement opposée à celle désignée par sa base :

> (8) *Non super <u>sacrificia</u> tua arguam te. Vmbe dîniu opfer ne irréfso ih dih. uuanda ih ne mâlon dih. ziû dû mir ne bringest taurum pinguem (feîztin phar). alde hircum optimum (poccho bézzesten). <u>Holocausta</u> autem tua in conspectu meo sunt semper. Aber dîniu brant opfer sint iêo fore mir. Daz chit. ih uuíle daz dîn muôt fone caritate (mínnon) inzúndet sî* (173,2 ; Ps.49,8) « Ce n'est pas à cause de tes sacrifices que je t'en veux, parce que je ne te reproche pas de ne pas m'apporter de taureau gras ni de bouc

excellent. Mais tes holocaustes sont continuellement devant moi. C'est-à-dire que je veux que ton coeur soit enflammé d'amour ».

Le connecteur *aber* (*autem* en latin), au début du deuxième énoncé, explicite la relation adversative entre ces deux énoncés qui ont pour sujets respectifs les groupes *umbe dîniu opfer* et *dîniu brant opfer*. Le contexte permet de comprendre en quoi les représentations associées à ces deux groupes s'opposent. C'est le Christ qui parle. Les sacrifices désignés par le premier groupe, dont le Christ ne veut pas, sont illustrés par des exemples (*feîztin phar* 'taureau gras', *poccho bézzesten* 'bouc excellent'). Il s'agit des sacrifices d'animaux exigés dans l'Ancien Testament, présentés en particulier dans le *Lévitique*. Avec le sacrifice du Christ, les sacrifices d'animaux ne sont plus nécessaires. Ils sont remplacés par le sacrifice d'amour, amour de Dieu et du prochain, désigné par le groupe *dîniu brant opfer*. Dans la création composée *brant opfer*, *brant-* ne signifie pas le feu de l'Ancien Testament, allumé pour l'holocauste des animaux. Il y a réinterprétation de ce signe comme support de la signification 'feu d'amour', et par là même passage du feu visible au feu invisible, du sens littéral au sens mystique.

On comprend bien que seule une compréhension fine du contexte d'emploi permet de saisir que le sacrifice d'amour du Nouveau Testament, désigné par *brant opher*, est une représentation diamétralement opposée au sacrifice d'animaux de l'Ancien Testament, désigné par *opher*. Le signe composé est créé pour produire de l'altérité, et non de la sous-catégorisation. Cet exemple montre l'importance du contexte et de l'intention communicative du locuteur pour l'interprétation. Seule la prise en compte de la référence et du projet didactique et théologique du traducteur permet une analyse précise, qui dépasse bien sûr le cadre du modèle des genres et des espèces.

La prise en compte du monde et des intentions communicatives des locuteurs est donc décisive en *amont* de la création lexicale, pour comprendre le pourquoi et le comment de la dénomination créée. Zemb s'intéresse également aux processus sollicités en *aval* des composés, lors de leur réception, dont il montre qu'elle aussi nécessite le renvoi au monde - que le composé à interpréter soit transparent ou non.

Après s'être intéressé à la transparence dans son rapport à l'analogie (moins le composé est analogique, plus il est transparent pour les locuteurs), Zemb revient donc vers cette notion centrale du lexique complexe qu'est la transparence, en s'interrogeant sur le mode de réception de ces lexèmes dits « motivés ». Zemb pose comme incontournable le renvoi au monde pour comprendre le lexique complexe. Il précise que même la réception des composés transparents implique la connaissance du monde :

(9) « Cependant le *Sachbezug* n'est pas à invoquer seulement lorsque l'opacité en soi est frappante. Des N' relativement transparents tels que *Fehlurteil, Hosenknopf* ou *Zuckerkuchen* se comprennent eux aussi par rapport au monde réel, à celui que l'on désigne, organise, *divise* (méréologie), stabilise » (Zemb 1978 p.551).

La référence, l'extralinguistique (ou « supposition médiévale »[2]) que vise la communication linguistique se retrouve au cœur de l'étude.

Cette réintroduction de la référence opérée par Zemb ouvre un champ d'étude qui se situe exactement à l'opposé des analyses morphosyntaxiques et des classifications en modèles sémantico-logiques. Cette approche est particulièrement pertinente pour mon corpus : il s'agit de comprendre, de re-vivre le rapport au monde d'un locuteur de l'an mille, qui a perçu des analogies entre des référents, et qui, à partir de composés déjà existants, a pu créer de nouvelles combinaisons plus ou moins transparentes, pour rendre un univers de représentations. D'où la démarche onomasiologique que j'ai adoptée, qui part des besoins de dénomination des locuteurs (besoins eux-mêmes suscités par une certaine relation au monde) pour remonter aux signes linguistiques créés.

Pour finir, je souhaiterais souligner un dernier fait passionnant chez Zemb, qui consiste à parfois quitter le point de vue du Professeur du Collège de France, pour observer ce qui se passe chez les locuteurs « normaux », c'est-à-dire non linguistes. Zemb reconnaît ainsi la complexité des mécanismes de l'analogie, l'anarchie qui caractérise les réseaux hypotaxiques, et l'enchevêtrement des relations entre monde, locuteurs et systèmes linguistiques – si bien qu'il qualifie les composés de véritables « cryptotaxèmes », énigmes linguistiques en miniature. Mais par ailleurs, il n'oublie pas que la réception de ces devinettes est en fait presque toujours aisée, pas plus hasardeuse que celle des mots simples :

(10) « Comment se fait-il que l'on comprend si facilement tant de composés – *auf den ersten Blick* ? […] Ce n'est pas l'ambiguïté qui est étonnante, mais la non-ambiguïté » (Zemb 1978 p.543).

Il opère un retournement dialectique, en remarquant que, malgré l'étonnante complexité des faits étudiés, la réception en est plus souvent simple que compliquée. Il fait ainsi le constat d'une non transparence *a priori* (impossible de comprendre un composé hors contexte, à partir des seuls composants, parce

[2] Le « suppôt » est le support du concept, l'être individuel qui incarne le concept, concept lui-même exprimé dans la langue par un substantif.

que son fonctionnement n'est pas compositionnel) qui cependant ne bloque guère la réception en contexte de communication. Il décrit cette expérience que font tous les locuteurs, et que je n'ai cessé de faire en travaillant sur les composés nominaux:

> (11) « La transparence est, dans tous les cas où les composants ont une existence autonome, une transparence *a posteriori* : on apprend le sens d'un composé et l'on dit *ensuite* : 'cela allait de soi' » (Zemb 1978 p.545).

Si on ne connaît pas le sens final, on ne peut savoir s'il y a eu mutation ou non. Encore une fois, la référence intervient donc en aval, lors de la réception, pour qu'il y ait possibilité d'interprétation du « cryptotaxème ». D'où également l'absolue nécessité d'étudier ces faits de composition dans des vrais textes, produits par des vrais locuteurs, eux-mêmes mus par des vrais besoins de dénomination, dans des vraies situations d'énonciation. Les exemples inventés (ou l'absence d'exemples) sont plus que jamais à proscrire dans ce champ d'étude.

Bibliographie

Fleischer, W., Barz, I. (1995) : *Wortbildung der deutschen Gegenwartssprache*, Tübingen : Niemeyer.

Motsch, Wolfgang (1999) : *Deutsche Wortbildung in Grundzügen*. Schriften des Instituts für deutsche Sprache, Berlin, New York : Walter de Gruyter.

Ortner, L., Müller-Bollhagen, E., Ortner, H.-P., Wellmann, H., Pümpel-Mader, M., Gärtner, H. (1991) : *Deutsche Wortbildung. Typen und Tendenzen in der Gegenwart*. Eine Bestandsaufnahme des Instituts für deutsche Sprache, Forschungsstelle Innsbruck. Vierter Hauptteil : *Substantivkomposita*, Berlin, New York : Walter de Gruyter.

Pasques, Delphine, *La composition nominale dans le Psautier de Notker (1020): modèles et fonctions*, thèse de doctorat soutenue en 2003 à l'Université Paris IV-Sorbonne.

Sehrt, E. H., Starck, T. (1952-1955) : *Notkers des Deutschen Werke Bd.3*, ATB 40, 42, 43.

Sehrt, Edward H. (1962) : *Notker-Glossar*, Tübingen : Niemeyer.

Zemb, Jean-Marie (1978) : *Vergleichende Grammatik Französisch / Deutsch*, Bibliographisches Institut, Mannheim, Wien, Zürich : Dudenverlag.